

à Lyon une puissance avec laquelle il fallait compter. L'étude de son caractère — trop loué, croyons-nous, par des biographes incomplètement documentés — n'a pas sa place ici ; mais son attitude à l'égard de Montchoisy est un élément d'information que l'historien ne peut passer sous silence. Dès le départ de Reverchon, pourtant son ami, il mit son influence auprès du Directoire et des ministres à la disposition des adversaires du commandant en chef de Lyon. Le 4 germinal, à propos d'un réveil d'agitation qu'il signalait à Merlin, alors Ministre de la Police générale, il écrivait à celui-ci : « Comme le Bureau central de cette ville n'est pas encore organisé et que Montchoisy, chef de la force armée, est bien connu pour ne pas défendre la République et soutenir les vrais républicains, je vous demande en grâce de faire organiser l'un et de promptement changer l'autre ». Le lendemain, sans attendre la réponse de Merlin, il adressait au Directoire exécutif une dénonciation conçue dans les termes passionnés dont il avait l'habitude : « Je ne sais — disait-il — par quelle fatalité le général Montchoisi a été rappelé à Lyon pour commander la force armée. D'après les renseignements que le citoyen Poullain de Grandprey, en mission à Lyon, m'avait donnés sur la conduite de ce général à l'égard des Compagnons de Jésus et de leurs sicaires, j'avais demandé son déplacement et vous l'aviez envoyé à Dijon. Le citoyen Reverchon qui, vraisemblablement, a été surpris sur le civisme, les intentions et les actions de Montchoisi, a réclamé avec beaucoup d'instance auprès de vous son rappel à Lyon. La manière dont il a été reçu au spectacle par tous les royalistes, le bon accueil qu'il ne cesse de leur faire, sa conduite passée et présente, ne prouvent que trop combien sa présence, si elle était continuée, deviendrait funeste à la ville de Lyon, où l'on ne cesse tous les soirs de chanter *le Réveil du Peuple*, d'y insulter ouvertement les patriotes, de laisser promener publiquement les égorgeurs, plus audacieux que jamais, et de provoquer évidemment à l'assassinat, etc. ».

Nous ne savons si Vitet revint à la charge avant le 1^{er} prairial, mais, moins de deux mois après la lettre que nous venons de reproduire, l'occasion lui fut offerte de porter un coup décisif à son adversaire, et, frappé dans le dos au moment où il venait de faire face au danger, le soldat fut vaincu par le politicien.